

## A KAZUNGULA

*Extraits d'un rapport et d'une lettre de M. Boiteux.*

**La balle et le bon grain. — La famine. — Travaux divers. — Un village qui se déplace. — L'avenir de Kazungula. — Les santés.**

Nous avons cité, dans nos dernières livraisons, les rapports annuels de nos missionnaires du Zambèze. Nous terminons la série par le rapport de M. Boiteux, missionnaire de Kazungula. On se rappelle la terrible famine qui a éprouvé la station de notre frère, et quels furent les déboires qu'il éprouva en voyant une bonne partie de ceux qui avaient cru, sinon retomber purement et simplement dans le paganisme, du moins se laisser envahir par l'indifférence et la mondanité. Donnons ici la parole à notre missionnaire :

« L'état de notre santé, que ces terribles événements rendirent plus précaire encore, ne nous permit pas de nous mettre immédiatement à l'œuvre de relèvement. Il fallut attendre, et c'est dans le courant de mai que j'essayai de placer nos réunions sur une nouvelle base, en les mettant toutes de jour, au lieu de les faire le soir. J'invitai tous ceux dont le désir sincère était de servir Jésus-Christ à venir se faire inscrire auprès de moi. Quarante ou cinquante personnes répondirent à cet appel; mais l'expérience des derniers mois m'a montré que de ce nombre une vingtaine seulement pouvaient nous donner un réel espoir. Vous voyez que je n'avais pas exagéré mes appréciations en vous parlant de la défaite que nous avions éprouvée...

« Depuis lors, notre œuvre a vécu comme vit un amputé, mais les meilleurs éléments nous sont restés. Dieu ne nous a débarrassés que de la scorie et de la cendre.

« Il ne m'est guère possible de vous donner une juste idée de ce qu'est actuellement notre œuvre de Kazungula. Ces longs mois de famine ont littéralement vidé le village,

et, de ce fait, nos auditoires ont sensiblement diminué. Voici cependant quelques chiffres approximatifs pour les mois de janvier et mai : auditoires du matin, de 120 à 170 personnes ; cultes de l'après-midi, de 70 à 110 auditeurs. Dès le mois de juin à aujourd'hui (14 octobre), le nombre des auditeurs a été presque uniformément de 70 à 80 le matin, et de 40 à 50 l'après-midi.

« Les cultes qui commencent chacune de nos journées sont peu suivis, surtout lorsque Litia est absent. Nous nous y rencontrons quelquefois seulement avec quatre ou cinq fidèles.

« L'école de semaine, consciencieusement tenue par notre sœur mademoiselle Kiener, que seconde l'évangéliste, s'est presque toujours maintenue au chiffre de 35 élèves sur 60 inscrits. Pour l'école aussi, il y a eu des jours mauvais, car les temps de famine ne sont pas plus favorables aux classes qu'aux réunions.

« Nous n'avons pas eu, à proprement parler, de travail d'évangélisation en dehors de Kazungula ou des environs immédiats. Cependant il nous a été possible de parler de Dieu à de nombreux voyageurs, transfuges du camp de Lo-Bengula, et surtout aux guerriers envoyés par Léwanika, avec lesquels nous eûmes un grand culte en plein air. Nous avons aussi annoncé l'Évangile aux gens de Pandamatenga, que nous avons souvent visités et dont les enfants, pour la plupart intelligents, eussent bien vite fourni un bon élément à notre école, mais depuis la semaine dernière, tous ces gens-là sont allés s'établir à Leshoma...

« Notre évangéliste, à qui il est de mon devoir de rendre un juste témoignage de reconnaissance, a eu sur lui une lourde tâche au début de l'année, et il s'en est acquitté consciencieusement ; mais, depuis qu'à mon tour j'ai pu me charger de la moitié du travail, une certaine mollesse semble l'avoir gagné...

« J'ai cherché dans les lignes qui précèdent à faire un tableau aussi vrai que possible de notre situation ; mais je ne vous ai rien dit de moi. Ne devrais-je pas confesser qu'il me

revient une grande part dans ce relâchement des chrétiens? Hélas! je le reconnais bien humblement : mon caractère de jeune missionnaire, mon peu de connaissance des Barotsés et de leurs coutumes, et ma manière peut-être trop entière de juger des personnes et des choses, tout cela y est sans contredit pour quelque chose... Je ne puis que remettre nos personnes et notre œuvre à Celui pour qui nous travaillons. Oui, je me sens poussé de m'humilier pour les erreurs commises, de demander à Dieu de me conduire, lui seul, à travers la carrière, de prendre lui-même en main notre œuvre éprouvée et de remplir son serviteur de foi, d'amour, de persévérance et de courage. »

Dans une lettre plus récente, adressée, le 24 février 1897, à M. Boegner, M. Boiteux s'exprime comme suit :

Je sais que, cette fois encore, vous comprendrez ma tristesse, vous partagerez mes inquiétudes...

Et pour tout dire en un mot, pour ne pas laisser supposer ce qui n'est pas, que je vous dise tout de suite que notre station actuelle de Kazungula semble vouée à la mort. Je dis « semble », je devrais être plus affirmatif et dire « est » ; mais comme je ne suis encore qu'aux trois quarts éclairé, laissons l'expression et expliquons-nous.

Vous vous souvenez sans doute que, l'an passé, dans une de mes lettres, je mentionnais la migration en masse de presque toute la population de Kazungula dans un autre endroit, situé sur le Linyanti, et où l'on ne peut parvenir, après trois heures de canot, qu'après avoir franchi des rapides qui, certes, ne sont pas sans dangers. Il y a quelques semaines que Litia nous fit part de son projet de partir plus tôt encore cette année pour le même endroit. Il invoquait plusieurs prétextes, comme la faim, la facilité de trouver toute espèce de nourriture qu'on ne peut se procurer ici. Cela ne nous en rendit pas moins tristes, car nous avons recommencé la nouvelle année avec plus de courage et d'espérance, et nous

comptions que Dieu ferait de grandes choses dans le courant de cette année. Et puis... voilà! tout s'ébranle; une chique-naude, un caprice, et tout semble perdu!

Il revint à Litia que cette décision nous avait singulièrement affecté; aussi, un matin, au sortir de la prière, me demanda-t-il de pouvoir parler avec moi.

« Tu as eu des regrets, m'a-t-on dit, au sujet de ma décision de partir pour Kabuta; pourquoi? » — « Pourquoi? Hélas! c'est que notre œuvre, nos assemblées, nos réunions sont ainsi condamnées à végéter, à piétiner sur place au lieu de faire des progrès, d'aller de l'avant. » Et je lui rappelai ce qu'il sait bien : combien il est difficile de rassembler un auditoire, même petit, lorsque lui-même est absent. « En outre, lui dis-je, je crains que beaucoup ne saisisissent cette nouvelle occasion pour retarder leur conversion et excuser leur retard. Dieu vous a horriblement frappés dans ces dernières années : en fuyant ainsi le missionnaire qui vous instruit et ne peut pas vous suivre où vous allez, ne fuyez-vous pas, en quelque sorte, non pas le châtement qui peut vous atteindre encore, mais l'occasion d'en éviter de nouveaux, en produisant des fruits dignes d'une repentance sincère et vraie, fruit elle-même des coups dont Dieu vous a frappés jusqu'ici? »

Il me laissa parler; puis, après, il me révéla la vraie cause de ces va-et-vient continuels, la vraie raison de leur départ.

La faim, naturellement, est à considérer, et ils partent afin de vivre plus facilement, là-bas, de leurs produits. Mais la vraie, la grande, — en somme, l'unique raison, la voici : Quand le roi envoya Litia à Kazungula, il y a quelques années, il oublia, paraît-il, une clause du traité conclu avec les blancs, stipulant que tout le pays compris à l'orient de la Majily (cette rivière dont MM. Bertrand et Reid ont exploré le cours complet, il y a deux ans) appartiendra aux blancs qui y feront des exploitations minières. En outre, les quelques aventuriers, au nombre desquels il s'est trouvé de bien vils personnages, qui sont venus ici, ont donné à la population, en petit, une mesure de ce qu'ils pourront faire, et ont réussi, pour la

plupart, à dégoûter la population noire de toute perspective de vie commune, ou, à tout le moins, de rapports suivis avec les blancs.

Dans ces conditions, la population de Kazungula abandonnera le village, tôt ou tard, pour se porter où ? on ne sait point encore. Il est question que Litia se fixe à Seshéké et Akanangisoa à un autre endroit, ou bien que le roi fonde un nouveau centre où Litia irait le représenter. Mais tout cela est incertain. Ce qui n'est que trop certain, hélas ! ce qui est irrévocable et imminent, c'est le départ du prince de Kazungula. Il est probable que l'arrêt définitif émanant du roi, — de ce pauvre roi dont le dieu actuel est l'or, — sera connu après les grandes chasses, soit dans le courant d'avril.

Et maintenant, dites-moi, cher monsieur, n'y a-t-il pas là de quoi décourager les plus forts ? En octobre, j'ai encore eu des auditoires de cent soixante-quinze personnes ; dimanche dernier, soit le premier depuis que Litia est à Kabuta, j'avais trente-trois personnes, dont cinq garçons de M. Davit ! Ah ! tout cela m'attriste et me peine plus que je ne saurais le dire.

Et puis, pour combler encore notre tristesse, il nous arrive de faire des découvertes rien moins que réjouissantes. Ainsi, ce matin, j'aborde le frère de la femme de Litia, un jeune homme qui nous donnait un grand espoir. Il a passé plusieurs mois au Borotsé, presque un an... « Moïtumo, qu'en est-il de toi ? Es-tu encore des nôtres, là-bas, au Borotsé ? As-tu continué à suivre Jésus-Christ ? » — « Non. » — « Comment, toi aussi, tu aurais renié ce Sauveur que tu disais tant aimer ? » — « Oui, je l'ai abandonné. » — « Et pourquoi ? » — « Pourquoi ? Pour rien ; j'étais seulement fatigué. »

Ah ! cher monsieur, je ne puis vous dire toute la douleur que je ressentis en entendant cette déclaration faite ainsi, sans l'ombre de tristesse ni de regret.

Notre solitude va être plus complète encore par le départ de mademoiselle Kiener qui va retourner à Léaluyi, où mes collègues ont décidé de la placer pour s'occuper spécialement

des femmes ou fiancées de nos futurs évangélistes. Je ne sais encore si la réalisation de mon projet sera chose faisable, mais je compte accompagner notre sœur jusqu'à Séoma. Mais, avant de songer au départ, il faut que nous trouvions le nombre voulu de bateliers et la nourriture pour le voyage. Or, de la nourriture, on n'en verra bientôt plus ni d'une espèce ni d'une autre chez nous, de sorte que si les marchés ne commencent pas bientôt, nous nous mettrons à l'herbe, nous et nos gens !

Un autre point important : il s'agit de faire, dans le Botoka, une exploration aux fins de savoir si vraiment il peut être question pour nous d'y envoyer notre évangéliste, afin qu'il y commence une œuvre que l'un de nous irait reprendre dès l'an prochain. Pour le moment, ce pauvre Botoka n'est guère qu'un cimetière : une très grande partie de la population a été anéantie par la famine. Le croiriez-vous ? Rien qu'ici à Kazungula, il est mort plus de soixante personnes, qu'a tuées la faim.

D'un autre côté, je suis encore embarrassé à cause de la santé de mon évangéliste qui n'est rien moins que vaillant. Depuis que nous sommes entrés dans la nouvelle année, voici déjà la cinquième semaine que je suis seul ! Que ferais-je donc si mademoiselle Kiener n'était plus ici pour l'école ? Oh ! il est vrai que ce que j'ai dit des assemblées s'applique en tous points à l'école, car maintenant, nos enfants exceptés, nous n'avons que quatre ou cinq écoliers réguliers.

Néanmoins, malgré le petit nombre d'élèves, il y a là une tâche à remplir, un devoir à accomplir. Il faudrait donc s'en occuper. Cela étant, pourrai-je aller ou envoyer mon évangéliste au Botoka ? Nous verrons cela plus tard.

En terminant, deux mots au sujet de nos santés. Cette année n'est pas à comparer avec l'an passé, heureusement ; et, si nous sommes émerveillés de voir comment Dieu nous aide et nous procure chaque jour ce dont nous avons besoin pour renouveler nos forces, certes nous le sommes bien autrement en constatant comment Il permet

que nos santés restent excellentes, malgré nos nombreuses privations.

Ma femme, cependant, aurait besoin et de repos et de fortifiants; mais Dieu permettra bien que cela vienne un jour, et repos et fortifiant. Moi-même suis parfaitement bien, mais me ressens beaucoup de la fatigue. Si j'accompagne mademoiselle Kiener à Séoma, tout en continuant à être à l'œuvre, je trouverai néanmoins un peu de repos, car un voyage sur le fleuve est généralement souverain. Notre enfant, elle, continue aussi à se bien porter, grâce à Dieu. Aussi est-ce merveilleux comment notre Bon Père l'a gardée, surtout depuis juillet. Nous venons de célébrer son premier anniversaire avec toute la reconnaissance envers Dieu que vous pouvez imaginer, et bientôt elle va nous faire l'agréable surprise de marcher toute seule....

E. BOITEUX.



## LES STATIONS DE LA VALLÉE

*Lettre de M. E. Béguin.*

Noël et le nouvel an au Zambèze. — Les premiers examens de l'École biblique de Léaluyi. — La question des évangélistes. — L'épizootie. — Travaux de station à Nalolo.

Nalolo, 15 janvier 1897.

Bien cher monsieur,

Depuis quelques jours, nous sommes de retour de Léaluyi, où, comme il y a une année, nous avons pu nous rendre pour célébrer, avec nos amis Jalla et Davit, les fêtes de Noël et du nouvel an. Nous bénissons Dieu de nous avoir accordé ces jours passés dans la communion fraternelle, surtout à une époque comme celle du renouvellement de l'année, où les pensées se reportent plus spécialement vers ceux que l'on a quittés et où l'éloignement se fait particulièrement sentir.